

# Une épopée ludique

## *La Marche de Râma*

Yan Hamel

Number 124 (3), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24061ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, Y. (2007). Review of [Une épopée ludique : *La Marche de Râma*]. *Jeu*, (124), 17–20.

# Une épopée ludique

Présente sur tous les continents depuis des millénaires, l'épopée chante la grandeur sans faille des héros, la fondation et la chute légendaires des royaumes, la naissance des civilisations élues. Sur un fonds de merveilleux apparemment inépuisable, les éléments naturels sont déchaînés à volonté (divine), les chevaux sont tranchés net d'un coup d'épée, les carnages jubilatoires des ennemis de la Vertu font déborder des fleuves de sang. À grands renforts d'épithètes hyperbolico-sentencieuses, de sommes encyclopédiques et de relectures idéologiques d'un passé mythifié, les milliers de vers qui se succèdent fondent la légitimité absolue des valeurs que doivent se reconnaître les communautés à qui ils sont destinés. S'il est vrai, quoi qu'en disent les adeptes de l'art pour l'art, que les lettres poursuivent toujours un but social, il s'agit ici, en jouant sur les cordes de l'émotion, d'exalter les auditoires en leur donnant le sentiment de former un peuple parfait, d'être partie intégrante d'une « totalité achevée et close », comme aurait pu le dire Lukács relisant Hegel.

Aux côtés, pour ne donner que quelques exemples, de l'histoire de *Gilgamesh*, *Illiade*, *la Chanson de Roland*, les *Sira* arabes, les *Monogatari* japonais et le *Kalevala* finnois, le *Râmâyana* correspond parfaitement à cette façon de penser le genre épique. Au cœur du sentiment identitaire de la civilisation brahmanique depuis plus de deux mille ans, constamment relue et réadaptée, omniprésente dans les cultures savantes et populaires, l'histoire de Râma et de sa longue marche s'impose comme l'une des très rares références que l'Inde entière partage, malgré son milliard de citoyens et ses centaines de dialectes. Le prince Râma, homme de toutes les perfections, fut, par les mauvais soins de l'une des femmes de son père, injustement écarté du trône d'Ayodhyâ et condamné à l'exil dans la forêt de Dandaka où, en compagnie de son vaillant frère Lakshmana et de Sitâ, sa sublime épouse, il s'occupe à exterminer les démons. La promenade forestière forte en rebondissements qui compose l'essentiel de la geste débute après que Sitâ eut été traîtreusement kidnappée et emportée sur l'île de Lankâ par Râvana, le roi des démons, « Celui-qui-fait-crier-de-douleur ». En compagnie de Sugrîva, le roi des singes, de Jâmbavân, le roi des ours, et de leurs armées respectives, Râma surmonte tous les obstacles, jette un pont gigantesque au-dessus de l'océan et remporte, au terme d'une bataille acharnée, la victoire finale sur les forces du chaos. Il sera ensuite (et enfin) proclamé roi, fera régner une équité parfaite,

## La Marche de Râma

CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE : DANIEL BRIÈRE  
ET ALEXIS MARTIN ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : JONAS  
VEROFF-BOUCHARD, ASSISTÉ DE MICHEL OSTASZEWSKI ;  
COSTUMES : CLAIRE GEOFFRION ; ÉCLAIRAGES : NICOLAS  
DESCÔTEAUX ; CONCEPTION SONORE : GANESH ANANDAN ;  
CHORÉGRAPHIES : AMRITA CHOUDHURY ; CONFECTION DES  
TIARES : ROMAIN FABRE ; NARRATION DU DOCUMENTAIRE :  
GILBERT LACHANCE. AVEC GANESH ANANDAN, DANIEL  
BRIÈRE, AMRITA CHOUDHURY, MINOO GUNDEVIA ET  
ALEXIS MARTIN. PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE  
EXPÉRIMENTAL, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE  
DU 3 AU 28 AVRIL 2007.

puis, se révélant un avatar de Vishnu, retournera dans les sphères célestes afin de présider éternellement aux destinées de l'univers.

S'ils adaptent avec fidélité ce grandiose matériel, c'est pourtant un spectacle à première vue fort peu épique que proposent Alexis Martin, Daniel Brière et leur équipe. Il est vrai que la narration enthousiaste de Mino Gundevia, dans le rôle de l'adikavi<sup>1</sup>, et que le riche accompagnement sonore donné sur scène par Ganesh Anandan soulignent avec force l'aspect essentiellement oral et musical de l'épopée hindoue traditionnelle qui, à l'origine, ne devait pas être lue, mais récitée devant une communauté rassemblée pour l'occasion. De cette *Marche de Râma* remise au goût montréalais et expérimental du jour, ce sont toutefois, à l'exact opposé du faste et très sérieux *Mahâbhârata* créé par Peter Brook en 1985<sup>2</sup>, les qualités auxquelles le NTE nous a habitués qui ressortent, à savoir un travail inventif sur la mise en rapport de registres de culture apparemment incompatibles, la distanciation ironique, le comique absurde et l'éclatement qui, chacun à sa façon, désamorcent toute forme possible de grandiloquence.



Daniel Brière et Alexis Martin dans leur spectacle *la Marche de Râma* (NTE, 2007).  
Photo : Gilbert Duclos.

Les rires fusent dès la scène liminaire : devant Alexis Martin et Daniel Brière vêtus des chatoyants costumes traditionnels conçus par Claire Geoffrion et priant avec force *Ôm* dans un nuage d'encens, Mino Gundevia surgit du plancher grâce aux vertus d'un élévateur mécanique en annonçant triomphalement que les origines fabuleuses du prince Râma seront racontées, pour la plus grande édification du spectateur, dans un documentaire réalisé par Bollywood. Une série ininterrompue de rencontres tout aussi improbables continuera ensuite à faire pouffer l'assistance. Quelques moments forts méritent une mention spéciale : la scène où se réunissent chacun de leur côté les états-majors des armées ennemies avant l'affrontement décisif est présentée par l'entremise d'ordinateurs portables qui, passant par You Tube, retransmettent une courte séquence vidéo intitulée *les Deux Conseils* dans laquelle, à la surprise générale, quelques acteurs (Jacques L'Heureux, Luc Picard) font de courtes et remarquables apparitions ; un peu plus tard, la bataille finale prendra, Inde oblige, les allures d'un homérique match de cricket Râma (Brière)-Râvana (Martin) décrit par Gundevia qui aura, à cette occasion, revêtu le casque audio et adopté le ton des commentateurs sportifs.

1. C'est ainsi que, en Inde, on nomme celui qui se spécialise dans la récitation publique des grands textes épiques.

2. Brook a également réalisé une version écourtée de ce spectacle pour le cinéma en 1989.



Là ne se limitent pas les explorations sur les échanges entre technologies, accessoires théâtraux et types de jeu divers. Avant que les derniers démons aient été terrassés, qu'un ordre de justice ait été rétabli et que les acteurs aient été acclamés, la salle aura pu apprécier – entre autres – le charme envoûtant des danses de Sitâ (Amrita Choudhury) ; la laideur grotesque d'une énorme tête de sorcière en carton-pâte pourvue d'yeux globuleux et mobiles ; une marionnette à gaine (malhabilement manipulée par Martin) dans le rôle du grand sage Sharabhanga ; des marottes traditionnelles hindoues derrière l'écran d'un théâtre d'ombres ; de savants origamis représentant ours et singe ; des masques et des queues de babouins ; des personnages minutieusement dessinés sur le sol à l'aide de poudres colorées qui sont presque aussitôt emportées par les tourbillons apocalyptico-guerriers d'un balai et d'un aspirateur ; un drap agité figurant l'océan et ses vagues ; un ruban à mesurer faisant office de pont traversant les mers ; un Taj Mahal en cure-dents ; sans oublier des complots de palais interprétés par des figurines en porcelaine qui évoluent dans une maison de poupée

*La Marche de Râma*

(NTE, 2007). Sur la photo :

Alexis Martin, Amrita Choudhury et Daniel Brière. Photo : Gilbert Duclos.



et qui sont filmées, à grands renforts de mouvements intentionnellement stéréotypés, par une caméra numérique, laquelle retransmet en direct les images captées sur un écran géant au-dessus des acteurs – mentionnons que cette dernière technique, particulièrement spectaculaire, avait déjà été développée avec bonheur par l'équipe du NTE dans *Grid*.

Indubitablement jouissif pour l'amateur d'expérimentations théâtrales, ce foisonnement juvénile et ludique semble cependant assez peu compatible avec l'esprit sacralisant de l'épopée. Force est en effet de reconnaître que, si le programme du spectacle

signé « Daniel et Alexis » parle du propos éthique et moral qui fait des vers râmâyânesques une référence toujours incontournable dans le paysage politique indien, cet aspect essentiel du texte n'est pas du tout mis en valeur par une telle adaptation. En soi, l'hilarité quasi ininterrompue qui, de la salle, ponctue les répliques et les actions, suffit amplement à prouver que, dans l'enceinte de l'Espace Libre, bien peu de sérieux est accordé aux aventures du prince Râma. Tout se passe en fait au cours de la représentation comme si c'était le genre épique lui-même qui, sans avoir été perverti, serait resté incapable de répondre aux attentes de la contemporanéité québécoise, dépourvue d'un récit fondateur mythifiant et semblant avoir définitivement renoncé à découvrir ses propres points de repères, ses raisons à elle d'être édifiée et exaltée.

Fort justement intégrée à la série « Jeux d'enfants » (qui devait originellement donner son titre au spectacle), cette *Marche...* prend place dans le sillage de *Bureaux* et de *Grid*, qui étaient eux aussi construits autour d'une succession de saynètes travaillant avec humour sur différents possibles de la représentation dramatique et où, de manière rétrospectivement significative, apparaissaient quelques mémorables personnages indiens. Mais ce qui fonctionnait parfaitement dans une série de sketches poétiquement reliés les uns aux autres par le développement d'une thématique pose problème lorsqu'il s'agit, comme c'est le cas ici, de narrer une histoire continue. Toujours captivé par ce que la scène lui donne à voir, le spectateur tend néanmoins assez vite à se perdre dans cette histoire où les rebondissements, les créatures merveilleuses, les noms des lieux et des personnages, qui ne lui sont pas du tout familiers, se succèdent à un rythme accéléré. On est dès lors en droit de se demander si l'intention, exprimée par les auteurs dans le programme, de « continuer sur [leur] lancée de mettre en scène, avec [eux], des communautés culturelles autrement quasi absentes des scènes québécoises – dans ce cas-ci, la communauté indienne de Montréal, avec qui, pour diverses raisons historiques et culturelles, nous entretenons peu de rapports », ne masque pas en réalité une sorte de complaisance pour le folklorique qui, en dernière analyse, paraît subordonnée à la mise en valeur des dons incontestables de deux créateurs archi-polyvalents.

Mais d'un autre côté, on pourrait aussi voir *la Marche de Râma* comme une épopée du jeu. Tandis que les héros brahmaniques affrontent les démons pour sauver l'univers, Martin, Brière et leur trois acolytes réalisent, par leurs performances polymorphes, une sorte d'odyssée dramatique éclatée à travers la diversité de ce que le familier et l'étranger, le populaire et le savant, le grandiose et le ridicule offrent simultanément à nos consciences postmodernes. Ils contribuent ainsi peut-être à pourvoir la culture montréalaise actuelle, réfractaire au sérieux, à la pensée unique et à la volonté de conquête, de la forme épique absolument paradoxale – une épopée à la fois grotesque et carnavalesque – qui lui convient. Et là se situe sans doute le véritable tour de force que l'équipe du Nouveau Théâtre Expérimental a réalisé sur le plan du dialogue fécond entre les identités : être parvenue à faire du *Râmâyana*, récit bi-millénaire de l'identité hindoue, l'un des descendants directs du *Roi Boiteux*. ¶